



L'IDENTITÉ EUROPÉENNE VUE DE MINSK Entretien avec Adam Globus, écrivain biélorusse

On s'étonnera peut-être de voir apparaître dans cette série de rencontres un entretien réalisé à Minsk, hors des frontières de l'Union Européenne, dans un pays plus fréquemment cité pour son régime autoritaire et ses marécages irradiés que pour la vigueur de sa littérature.

Ce choix doit être ici brièvement expliqué. Il se justifie avant tout, à nos yeux, par la nécessité de faire connaître aux citoyens de l'Union comment leurs voisins les *identifient* et quels sentiments leur inspire un projet d'intégration européenne auquel ils ne sont pas pleinement associés.

Ce changement de perspective est aussi l'occasion de revenir sur les notions de « centre » et de « périphérie ». Si ces catégories peuvent décrire efficacement des réalités politiques, économiques ou géographiques, elles gagnent à être critiquées, voire renversées, pour réfléchir à l'identité européenne. C'est en effet aux périphéries que le sentiment d'appartenance à l'Europe *ne va pas de soi* ; c'est dans les « marches » européennes qu'il suscite un questionnement exigeant, urgent, dont dépend parfois l'avenir des peuples et des individus.

En ces terres d'entre-deux, de tensions, penser l'Europe n'est pas un jeu de l'esprit mais une nécessité existentielle : les témoignages que nous y recueillerons peuvent, nous en sommes persuadés, apporter à la réflexion sur l'Europe une inquiétude et une lucidité qui lui font souvent défaut. Nous espérons du moins en donner, avec cet entretien, une illustration convaincante.



Rencontre avec Adam GLOBUS

Ecrivain biélorusse

« Penser l'Europe, c'est comme dessiner une carte : on commence par les contours. C'est aux confins de l'Europe qu'il y a de la tension ; c'est là que la main tremble, c'est là qu'on se corrige tout le temps »

Adam Globus est né en 1958 à Kojdanovo, près de Minsk. Auteur de nouvelles, de romans et de poésie traduits dans plusieurs langues slaves, ainsi qu'en anglais et en allemand, il est une figure du renouveau de la littérature biélorusse depuis les années 1980 et l'écrivain le plus lu de sa génération.

Sous le pseudonyme de Vladimir Adamchik, il est aussi l'éditeur d'une littérature populaire et bon marché, destinée au grand public.

Nous l'avons rencontré à Minsk, au café Aquarium, en compagnie de Melle Aliona Gluhova, qui a été notre interprète pour cet entretien et notre hôte pendant ce séjour en Biélorussie.

Comme vous le savez sans doute, le Bélarus est un pays très mal connu...

On vous a déjà dit que vous ressemblez à Frédéric Beigbeder ? Il ne vous manque que les lunettes !

Beigbeder ? Vous me faites trop d'honneur...

Ne vous vexez pas, c'était juste pour vous piquer. Et vous montrer que, si les Français ne savent rien du Bélarus, moi j'ai quelques idées sur la France...

Vous publiez des auteurs comme Beigbeder ?

Je ne publie pas d'autres auteurs que moi-même. Tous les livres qui paraissent sous le nom de Vladimir Adamchik (trente à cinquante par mois), je les crée moi-même. Comme Dumas, je *produis* des romans. Les livres de Vladimir Adamchik sont des objets, des produits avant tout.

Comment conciliez-vous vos deux activités, d'éditeur-romancier populaire et de poète ?

En me dédoublant. D'un côté il y a le projet d'auteur, l'œuvre personnelle intime d'Adam Globus, un artiste biélorusse qui écrit en biélorusse. De l'autre il y a le travail, le business, la production littéraire industrielle, écrite en russe et signée Vladimir Adamchik.

Pourquoi Vladimir Adamchik écrit-il en russe ?

Au début, j'ai tenté de publier ce genre de littérature en biélorusse. Mais les lecteurs manquaient.

Pour un étranger non averti, les langues russe et biélorusse semblent assez proches l'une de l'autre. Comment pourriez-vous expliquer ce qui les sépare ?

Pour moi, une langue est la forme codifiée de comportements. Par exemple, en russe, pour dire que deux personnes se ressemblent, on utilise la préposition *na* : « sur », comme si on les superposait. En biélorusse, on utilise *da*, « près de », comme si elles étaient l'une à côté de l'autre.

Voyez aussi le mot biélorusse *kahannie*, et le russe *lioubov*, qui se traduisent tous deux en français par « l'amour ». En fait, ce sont deux choses tout à fait différentes : *kahannie* ne peut s'employer qu'à propos des relations entre hommes et femmes, tandis qu'on peut utiliser *lioubov* pour les parents, la patrie, l'Europe, les objets et les abstractions. *Kahannie* est comme un processus, une action, pas une valeur. Et c'est un mot exigeant : on ne peut pas l'utiliser au sujet d'une prostituée ou d'une femme vénale.

Peut-être qu'on peut le traduire en français par « l'amour idéal »...

Revenons à Vladimir Adamchik : n'éprouvez-vous pas un plaisir, moins évident, à écrire et faire paraître de mauvais livres ?

Si, la joie de conquérir un marché. Cela demande un courage de militaire : je suis en guerre contre les autres écrivains russes pour leur prendre des lecteurs.

Comme Boris Vian qui écrivait des romans sous le pseudonyme de Sullivan, afin de montrer aux Américains qu'un écrivain européen pouvait être compétitif sur leur marché du roman noir, j'ai écrit des suites de grands romans populaires américains : *Scarlett 2*, *Scarlett 3*, *Autant en emporte le vent 8*...

Et à présent, avec qui allons nous parler d'Europe ? Vladimir Adamchik ou Adam Globus ?

De toute façon, vous parlerez à un Européen.

Vous êtes un Européen ?

Oui. C'est une grande découverte pour vous ?

Je suis né au Bélarus, en Europe : né européen, je mourrai européen.

Pourtant, de nombreux Biélorusses n'ont commencé à être européens que tardivement, après la chute de l'union soviétique...

Je ne les comprends pas. Ils n'ont pas dû travailler leur géographie à l'école. Ou peut-être que personne ne leur a jamais offert une carte d'Europe

Suffit-il, selon vous, de naître sur le continent européen pour être européen ?

C'est déjà un bon début, vous ne trouvez pas ?

S'identifier à une Europe unie, *se sentir* européen, c'est la deuxième étape. Mais pour les Biélorusses, le grand problème est que l'idéologie de l'URSS nous a proposé longtemps un autre modèle d'identification : l'homme soviétique.

Comment avez-vous commencé à vous sentir européen ?

Je suis né dans un pays fermé par le Rideau de Fer où l'éducation, l'enseignement étaient limités. Malgré tout, j'ai pu découvrir les grandes œuvres d'art européennes dans nos livres, qui m'ont donné envie de voyager pour aller les voir. Quand j'ai pu finalement partir, j'ai pu confronter l'idée que je m'étais formé de l'Europe à la réalité : et au premier coup d'œil, l'Europe m'a déçu.

Par exemple, quand j'ai vu les œuvres de Picasso au musée, j'ai trouvé qu'elles étaient mieux présentées chez nous, dans les livres, à la télévision... et puis, j'ai découvert que pour voir Mona Lisa, il faut passer devant une vingtaine de policiers.

Vous avez l'air surpris...et vous avez raison, je plaisantais.

Je vous pardonne. C'est vrai qu'avec vos deux identités vous n'êtes qu'à moitié responsable !

Tout à fait ! D'ailleurs c'est bien caractéristique des Biélorusses : un Biélorusse a toujours deux âmes, pour se protéger des deux côtés...

L'identité biélorusse serait donc une identité double ?

Oui. Nous avons deux religions (ici Jésus-Christ ressuscite deux fois) ; nous avons encore deux capitales, quel que soit notre point de vue (Minsk et Moscou pour les uns, Minsk et Varsovie pour les autres, Minsk et Vilnius pour les nostalgiques du Grand-Duché de Lituanie...) ; nous avons deux langues nationales ; deux drapeaux ; deux emblèmes d'Etat...

C'est aussi ce qui nous distingue de nos voisins russes : eux, ils ont un tsar, un Etat, une langue, une religion. C'est aussi ce qui nous distingue de grandes nations comme la France. Pour moi, il est bien plus facile de comprendre des petites nations comme les Catalans ou les Bretons, que des Français qui pleurent leur grandeur perdue !

Les Biélorusses avouent que leur identité est multiple, et ils savent encore accueillir ceux qui diffèrent d'eux-mêmes. Dans ce sens, ils sont plus Européens que les Français !

Les Européens ont-ils, au sens large, une langue commune ?

Oui : la signalisation routière.

Mais encore ?

Dans toute culture européenne, il y a des textes en latin : c'est notre seule langue commune, et je souhaiterais qu'elle soit enseignée partout à l'école, comme le dessin et la musique. Bien sûr, nous ne communiquerons plus jamais en latin ; mais si nous apprenons tous un peu de la poésie d'Ovide, cela va nous relier. Nous devons nous rappeler que c'est cette langue-là qui nous unit.

Cette langue-là, et la monnaie. On peut critiquer les politiciens européens, mais il ne faut pas oublier qu'ils ont réussi à s'accorder pour créer une même pièce de monnaie. Et ce qui m'étonne le plus, c'est qu'ils l'aient fait de manière paisible !

Il reste la musique, la peinture, l'architecture, qui sont aussi des langages.

L'Europe a produit la notion de style, et le continent européen s'est unifié esthétiquement par vagues successives : roman, gothique, baroque, rococo, romantisme, modernisme, postmodernisme...

D'ailleurs, tous ces mouvements ont atteint le Bélarus. Regardez le château de Mir sur ce billet de 50000 roubles : c'est un château européen, n'est-ce pas ?

Sans doute ; mais ici, à Minsk, presque toute l'architecture européenne a été détruite pendant les guerres. Où faut-il alors chercher les traces de l'identité européenne ?

Dans les comportements des hommes.

De ce point de vue, qu'est-ce qui relie les Européens entre eux ?

Une idée et un sentiment.

Quel sentiment ?

Le sentiment le plus complexe qu'un texte littéraire puisse évoquer : le sentiment d'être proche. Et cela, c'est ce que j'essaie d'exprimer dans la littérature d'Adam Globus.

J'ai longtemps eu envie d'en faire un roman : *l'Européen*. Mais je n'y suis jamais arrivé. Pour l'instant, je me suis contenté de publier le carnet de mes voyages en Europe.

Ce sentiment de proximité, on ne peut donc pas le décrire ?

Si : la littérature peut non seulement évoquer ce sentiment, mais aussi le créer, amener les personnes et les peuples à se sentir proche les uns des autres.

Je me souviens par exemple d'un passage de la *Chambre Claire* où Barthes écrit : « la photo qui m'est la plus précieuse, c'est celle de ma mère ». Cette photo qui est si précieuse pour lui, elle m'est indifférente ; mais quand je lis la description qu'il en fait, j'éprouve moi aussi un sentiment de proximité avec sa mère.

Ecrire sur l'Europe, c'est faire des « livres de sang » : décrire un album de famille et amener les lecteurs à se sentir proches de cette famille.

Comment faire ?

Il faudrait déjà écrire des livres d'histoire qui mettent en scène des personnages positifs, des créateurs, des artistes ; et non pas des manuels scolaires d'histoire de la guerre - ou d'histoire de la nation, ce qui revient à peu près au même - où l'on rencontre des tueurs et des criminels à chaque page.

Nous devons passer de l'histoire de la guerre à l'histoire de la culture.

Plus précisément, existe-t-il une écriture, un style propre à susciter un sentiment européen ?

Pour créer l'Europe, il faudrait penser et écrire à la façon de l'Empire. Politiquement, ce n'est pas correct ; mais esthétiquement, c'est indispensable.

Qu'entendez-vous par « écrire à la façon de l'Empire » ?

L'écriture de l'Empire est ferme, stricte et exigeante. C'est avant tout une écriture anti-ironique.

Une écriture épique ?

Une épopée ? Non merci ! On a déjà *Autant en emporte le vent...*

Qu'est-ce qui vous a empêché d'écrire votre roman européen ?

Je sentais que le temps n'est pas encore arrivé. On ne peut pas écrire un grand roman s'il ne répond pas à une demande du public. Or il n'y a pas de demande pour un tel livre : pour le moment, on préfère lire du Beigbeder, du Delerm ou du Houellebecq, pour ne citer que des auteurs français.

Ces écrivains sont trop *vjalyj*¹, trop ironiques, trop cyniques pour écrire sur l'Europe. Vous connaissez Théophraste, l'élève d'Aristote ? Dans ses *Caractères* il dit bien que l'homme ironique est le pire de tous : il peut plaisanter, on peut se distraire avec lui, rigoler, être gai ; mais il ne peut pas *créer*.

Ce n'est pas ces écrivains qui déconstruisent tout, à commencer par eux-mêmes, qui pourront construire la maison commune européenne : leur propre maison est déjà en ruine.

Mais alors, qui va créer chez les Européens cette « demande » d'une grande œuvre commune, que ce soit un roman ou un projet politique ?

C'est aux écrivains et aux artistes comme moi de la créer, cette demande : c'est ma responsabilité, *mon devoir personnel*.

Voilà ce qui me distingue de mes équivalents français : hier, je devais, moi-même, me battre contre l'Empire soviétique ; aujourd'hui, je dois me battre pour l'union de l'Europe.

1 *Vjalyj* : mot russe signifiant à la fois « flétri, fané, flasque, mou, indolent »

Pensez-vous que les hommes qui désirent créer cette maison se trouvent surtout dans les territoires périphériques de l'Europe ?

Périmétriques, pas périphériques.

Pour quelle raison ?

Quand on examine un objet, on a souvent tendance à croire que la meilleure part se trouve au centre. Mais penser l'Europe, c'est comme dessiner une carte : on commence par les contours. C'est aux confins de l'Europe qu'il y a de la tension ; c'est là que la main tremble, c'est là qu'on se corrige tout le temps.

Vous êtes écrivain, mais aussi peintre et dessinateur. Comment représenteriez-vous la carte de l'Europe ?

Il faudrait distinguer la géopolitique et la « géopoétique ». La carte politique change en permanence ; mais la carte poétique change très lentement. Pour créer une carte d'Europe très stable, j'y inscrirais d'abord, en gros, les noms d'Homère, de Shakespeare, de Cervantès...

Puis j'y mettrais Hrodna, notre ancienne capitale (où est né mon père), pas très loin du lieu de naissance d'Adam Mickiewicz (qui était biélorusse avant de devenir le poète national polonais) ; et, à Paris, le monument sculpté par Bourdelle en son honneur. Pour moi, entre ces deux monuments de Mickiewicz, c'est toute l'Europe qui existe.

Pourquoi choisir Mickiewicz comme figure poétique de l'Europe ?

Parce que je ne connais pas d'autre poète qui puisse avoir tant de monuments partout en Europe : à Minsk, à Vilnius, à Paris, à Varsovie...

Quelle serait la place des artistes biélorusses sur votre carte « géopoétique » ?

J'y mettrais quelques émigrés, comme Apollinaire (Kostrowitsky de son vrai nom), ou Chagall bien sur, Soutine, et puis la femme de Fernand Léger.

Et peut-être, un jour, Adam Globus.

Par curiosité, une dernière question : comme la plupart des artistes que nous avons rencontrés ici à Minsk, vous nous avez donné rendez-vous au café Aquarium. Pourquoi avoir choisi ce lieu ?

Parce qu'il est culte. On écrit dans ce café, on se rencontre entre poètes biélorusses. Il y a aussi des jeunes « cool » et quelques radicaux : des Irlandais, des Basques, des fascistes russes. Tous se retrouvent ici.

Vous écrivez au café ?

Oui car, comme tous les artistes, j'ai besoin de spectateurs ! Ecrire dans un café, pour moi, c'est très important. Cela a déjà quelque chose de poétique. J'ai écrit mes meilleures pages sur mes genoux, dans les cafés.

A propos, ne voulez-vous pas savoir ce que nous allons perdre en nous intégrant à l'Europe ?

Dites-nous.

Les cafés. Les cafés d'artistes, comme celui-ci. Tous les poètes vont partir pour gagner de l'argent. Et ils n'auront plus de temps pour des conversations comme la nôtre...

* * *